

La Princesse de Clèves

de Madame de Lafayette
adaptation et mise en scène
Magali Montoya

● création à la MC2
du 05 au 16 janvier 2016

MC2:

Production

CONTACT PRESSE NATIONALE

l'autre bureau — Claire Amchin
lautre.bureau@wanadoo.fr
01 42 00 33 50 — 06 80 18 63 23

CONTACT PRODUCTION - DIFFUSION

Christine Fernet
directrice de production
christine.fernet@mc2grenoble.fr
04 76 00 79 58



Sommaire

page 02.	Distribution
page 03.	Tournée
page 05.	Par où commencer?
page 11.	Note d'intention
page 15.	Notes de mise en scène
	La mise en scène
	Quelques notes résumant <i>La Princesse de Clèves</i>
page 25.	Madame de Lafayette
	Quelques notes biographiques
	Portrait présumé par La Rochefoucauld
page 31.	L'équipe artistique



Distribution

texte **Madame de Lafayette**
adaptation et mise en scène **Magali Montoya**

avec les comédiennes
Ariette Bonnard, Éléonore Briganti,
Élodie Chanut, Bénédicte Le Lamer,
Magali Montoya
le musicien **Roberto Basarte**

scénographie **Emmanuel Clolus**
composition musicale **Roberto Basarte**
lumière **Pascal Noël**
son **Marc Bretonnière**
assistant à la mise en scène **Guillaume Rannou**
stagiaire mise en scène **Jules Churin**
(INSAS Bruxelles)
régie générale et plateau **Lellia Chimento**
régie lumière **Frédéric Chantossel**
régie son **Nicolas Perreau**

costumes (confection)
ateliers TNS et MC2: Grenoble
décor (construction) **ateliers MC2: Grenoble**
maquilleuse **Christelle Paillard**
photos **Jean-Louis Fernandez**

un spectacle de la Cie **Le Solstice d'Hiver**
administration **Céline Bothorel**

production déléguée MC2: Grenoble

coproduction Théâtre national de Strasbourg,
Théâtre national de Bretagne Rennes, Maison
de la culture de Bourges, MC2: Grenoble,
Compagnie Le Solstice d'Hiver · avec le soutien
de la Direction des affaires culturelles d'Île-
de-France (ministère de la Culture et de la
Communication) et l'aide au compagnonnage du
ministère de la Culture et de la Communication ·
remerciements au Théâtre de la Commune
d'Aubervilliers au théâtre de l'Aquarium et au
TGP Saint-Denis



LA SPEDIDAM est une société de
perception et de distribution qui gère
les droits des artistes interprètes
en matière d'enregistrement, de
diffusion et de réutilisation des
prestations enregistrées.



Avec le soutien
d'ARCADI Île-de-France.

Tournée 2016

Création à la MC2: Grenoble
du 5 au 16 janvier 2016

11 représentations dont 3 intégrales

Théâtre national de Strasbourg
du 21 janvier au 3 février 2016

12 représentations dont 4 intégrales

Théâtre national de Bretagne
les 25, 26 et 27 février 2016

partie 1, partie 2 et intégrale

Maison de la culture de Bourges
les 3, 4 et 5 mars 2016

partie 1, partie 2 et intégrale

Comédie de Béthune
centre dramatique national
les 10 et 11 mars 2016

partie 1 et partie 2

L'Échangeur Paris
du 19 au 26 mars 2016

7 représentations dont 3 intégrales



Disponible en tournée
automne 2017



© J.L. Fernandez

Par où commencer ?

À dix-neuf ans, Madame de Lafayette écrivait : «*Je suis si persuadée que l'amour est une chose incommode, que j'ai de la joie que mes amis et moi en soyons exempts*». Elle a écrit un des plus beaux livres sur l'amour, ce livre est qualifié par certains de roman d'amour et par d'autres de roman contre l'amour.

Comment déplier mes pensées ?

Comment vous faire pressentir le spectacle auquel je rêve ? Le plus juste est peut-être de vous exposer mon désir de l'intégralité du texte.

Lorsqu'on questionne les souvenirs de tout un chacun, il reste des lectures de *La Princesse de Clèves* une mémoire trouée : une histoire d'amour impossible, des scènes de cour, des bals, des rois, des reines et des personnages tous «*élégants*». Et il reste aussi un trouble et le souvenir d'une langue puissante.

Je m'apprêtais à adapter *La Princesse de Clèves* pour en donner un spectacle de format «*habituel*», disons d'une heure trente, deux heures. Mais je résistais à ce geste et ne me satisfaisais d'aucune direction envisagée ; l'intrigue amoureuse, le trio prince de Clèves, princesse de Clèves, de Nemours, non, décidément me paraissait réducteur. Il me manquait la mère de la princesse, l'éducation, l'origine de ce qui va advenir, il me manquait aussi le rapport à la cour (vie publique, vie privée), les exigences sociales, il me manquait enfin les autres histoires, sortes de déclinaisons parallèles du récit dit principal : l'histoire de la mère de la reine dauphine, Marie de Lorraine, racontée par la reine dauphine à Mlle de Chartres, l'histoire de la duchesse de Valentinois racontée par Mme de Chartres à sa fille, l'histoire de Mme de Tournon, de Sancerre et d'Estouteville racontée par le prince de Clèves à la princesse de Clèves, l'histoire du roi et de l'astrologie racontée par le roi, l'histoire

d'Anne De Boulen, mère de la reine Élisabeth d'Angleterre racontée par la reine Dauphine à la princesse, l'histoire du vidame de Chartres, de la reine, et de Mme de Thémynes racontée par le vidame lui-même à M. de Nemours...

L'Expérience

J'ai proposé à deux actrices, Éléonore Briganti et Élodie Chanut de venir lire avec moi à haute voix le roman, je leur ai demandé de prévoir la journée, et nous avons lu à trois, en faisant tourner le texte de façon presque aléatoire. C'était une épreuve, mais seulement sur les dix premières pages, qui de l'aveu d'une des préfaces du livre sont rebutantes ! À travers la description de la cour de Henri II, apparaît une cinquantaine de personnages, peu identifiables et pour le moins lointains pour qui n'est pas amateur d'histoire.

La lecture a duré environ six heures. Et, c'est avec une grande joie que j'ai vu peu à peu combien le texte, la langue, l'entrelacement des intrigues nous maintenaient en éveil, comment la découverte progressive des personnages devenant principaux, dépeints tous comme «*beaux et bien faits*» au début, nous attachait à leurs histoires, comment le trouble nous envahissait par tant de tenue et de rigueur dans les descriptions des déchirements des êtres ; enfin comment la somme des histoires, s'ajoutant l'une à l'autre travaillait peu à peu à la manière d'un plan serré à diriger notre regard, notre écoute vers le cœur de l'enjeu d'écriture de ce roman d'amour pour arriver au tome quatrième à un combat singulier.

À la fin de la lecture, j’ai donc annoncé à mes camarades qu’il n’y avait qu’une intégrale qui aurait de l’intérêt, qu’il n’y avait qu’une intégrale qui permettrait d’arriver à ce combat final, que le voyage valait le temps qu’il exigeait. Que les étapes étaient nécessaires. Et que c’est ce que nous tacherions de faire, probablement à plus d’interprètes. Après quelques exclamations «*c’est énorme !*», «*tous ces personnages*» «*tous ces récits !*» exclamations ponctuées par des «*la langue !*» «*Quelle langue magnifique !*» «*Quelle puissance !*», un certain calme s’est imposé. Et voilà nous y étions, le chef-d’œuvre était démasqué une fois de plus, et bien que la tâche paraisse d’importance, il l’emportait et nous étions prêtes à tenter l’intégrale ! Les peurs se sont évanouies, nous avons pensé à ce qu’une traversée de cette sorte représente comme voyage pour les acteurs mais aussi pour les spectateurs, à l’épuisement collatéral mais au bonheur de ce marathon, à l’intimité, la fraternité qui se ressent entre la scène et la salle dans ces vécus-là, enfin à l’état de jeu où conduit une aventure avec les spectateurs commençant au crépuscule et se terminant presque à l’aube. Et vraiment, comme il est aisé de s’enthousiasmer quand on est soutenu par une œuvre qui le permet, comme il est bon de rêver à des moments de bonheur, il n’y avait plus qu’à se mettre au travail.

Du roman...

Plusieurs fois *La Princesse de Clèves* a été adaptée à la scène ou au cinéma.

Souvent l’histoire du trio princesse, prince de Clèves et duc de Nemours reste l’essentiel de la trame. Sont laissés de côté, sans doute pour des raisons de format, de durée, les autres histoires qui s’imbriquent à celle principale. Ces récits-là, qu’ils concernent de prestigieux acteurs de l’Histoire, des reines, des rois, ou pas, qu’ils soient simplement racontés à titre d’exemple, ou qu’ils naissent et se déploient dans le temps du roman sont nécessaires à notre compréhension. Ces histoires sont autant d’échos à l’intrigue principale, autant de chemins de perdition où les protagonistes, modèles illustres ou pas, sont prisonniers des codes de la cour, soumis au même carcan, aux mêmes épreuves.

Ces histoires deviennent une sorte de miroir pour la princesse, le prince et de Nemours, sans devenir une source de résolution, et c’est peut-être dans ce miroir que notre empathie naît encore aujourd’hui. Ces histoires agrandissent notre champ de vision, elles nous perdent et nous donnent des repères, elles nous font passer d’une épreuve individuelle, à une épreuve non moins intime quoique plus publique par la renommée de ses personnages.

Enfin ces histoires participent au savant tissage que l’auteur a élaboré et qui fait

la singularité de ce roman d’amour.

La Princesse de Clèves n’a pas besoin de mon travail pour circuler et être entendu. Mon geste se pose plus dans la gageure de donner l’occasion de l’entendre dans son intégralité, de le voir à la scène dans son intégralité.

C’est ainsi que je reçois toute sa richesse et sa singularité.

Interroger la narration, plus exactement les différents niveaux de narration que Madame de Lafayette a tissé dans son écriture me semble le plus juste par rapport à la complexité de l’œuvre; ne rien laisser à l’écart. Le roman historique, apparemment très en vogue à l’époque, la chronique de faits réels auxquels se mêle une intrigue amoureuse, elle, inventée, et soutenue et interrogée par un roman d’analyse. Trois lieux de narration qui me renvoient au traitement théâtral, au rapport au récit, au rapport au jeu, à l’identification, à la distance juste permettant à une histoire de se déployer au présent et au spectateur de vivre aussi à plusieurs niveaux ce temps de la représentation.

... À la scène

Je sais qu’il y a quelque chose qui m’attire dans le traitement du récit, de la fiction «*racontée*», puis mise en jeu réellement à certains moments. Quelque chose me renvoie au jeu de l’acteur, à la bascule, au plongeon vers un rôle, à l’incarnation ou au récit de l’incarnation. Cette distance, qui n’a de distance que le mot, et qui propose plutôt une autre manière de faire entendre ou d’accéder à l’essence du sentiment narré, ce jeu-là m’intéresse. Parce qu’il n’est pas tranquille, parce qu’il échappe au savoir-faire et nécessite un risque, un va-et-vient, pas toujours des plus confortables, une adresse parfois directe au spectateur, un espace réellement commun pour la scène et la salle, et un chemin vers une manière de jouer, c’est à dire d’être à la scène plutôt comme un funambule, sans filet.

À l’heure où on lit des romans sur des écrans, où on s’éloigne parfois du rapport sensuel au livre, je veux en déplier les pages en public, face à des spectateurs, avec d’autres sur scène, et pour le coup, oser perturber le rapport intime du lecteur au roman, le lui lire, le lui jouer quand il devient théâtre, pour lui, avec lui. C’est ma manière d’interroger de nouvelles formes au théâtre. Consciente de ne rien inventer, j’écris cela juste pour situer mon désir aussi d’explorer cette forme du théâtre récit, de l’interroger encore, qui s’ajoute à mon désir pour cette œuvre magnifique.

Œuvre qui me semble par ailleurs être à la frontière du roman et du théâtre, ses nombreuses adaptations l’attestent.

Œuvre qui, si l’on reprend

le contexte littéraire de l’époque allait déjà dans sa forme du continent de

la chronique à celui de la fiction.

Œuvre qui provoquait aussi dans les salons des discussions autour de l’amour de connaissance cédant le pas à l’amour d’inclination

Les Interprètes

Des femmes se raconteraient cette histoire, ces histoires, comme une sorte de rituel; ce rituel nécessiterait un travestissement, puisqu’elles y tiendraient les rôles des hommes et des femmes. Ce travestissement aurait lieu à vue, un code s’instaurerait.

Pourquoi ce choix d’actrices et uniquement d’actrices pour cette traversée ?

Je me souviens de cette phrase d’Antoine Vitez: «*de quelle main ça a été écrit ?*».

La Princesse de Clèves est écrit d’une main féminine, c’est étrangement palpable à l’écoute, et cette sensation n’est pas pour rien dans un choix de distribution féminine.

La Princesse de Clèves a des accents de confession, de confession féminine, je l’entends au féminin et je veux en transmettre l’histoire au féminin.

Par cette féminité omniprésente, j’ai l’intuition de comprendre quelque chose des hommes et des femmes, ce décalage me guide, et le récit n’en deviendra que plus fort je crois. Le théâtre qui permet cet écart-là ne manquera pas de déployer sa force magique.

Et ce traitement, nous éloignant de tout réalisme devrait nous permettre d’accéder à une autre perception, une autre compréhension du sentiment amoureux, de la passion, si intensément disséqués dans le texte.

Cette proposition est peut-être aussi une manière de la convoquer elle, Madame de Lafayette à entendre son œuvre agir encore aujourd’hui.

Comment ?

Nous serons six au plateau :

Cinq actrices: Arlette Bonnard, Éléonore Briganti, Élodie Chanut, Bénédicte Le Lamer, et moi-même. Quatre d’entre nous porteront des personnages qui leur seront principaux et, pour les nécessités du déroulement de l’intrigue en porteront d’autres plus passagers. Nous nous relaierons sur le rôle de narratrice, la voix de l’auteur, et soutiendrons parfois la princesse dans son parcours initiatique. La cinquième jouera la Princesse de Clèves, qui fait un voyage intense au cours de l’histoire et que j’ai voulu «*incarnée*» par une seule.

Un musicien, Roberto Basarte, rajoutera un niveau de narration.

J’ai travaillé à un partage du texte qui voyagera entre les différents niveaux du roman.

Par cette construction que nous avons expérimentée en lecture, nous échapperons à une forme de représentation réaliste

des maux humains et partirons à la quête de la profondeur et du trouble qui y président. J’espère transmettre ainsi cet envahissement qui me déborde et que je ne contrôle pas dans la lecture du texte, cette savante et sensible allégorie de l’amour.

Le Pouvoir et ses déclinaisons

Les femmes :

On ne passe pas à côté dans *La Princesse de Clèves* du pouvoir des femmes. Dans les intrigues et les jeux de cour, les femmes règnent.

Du pouvoir de la duchesse de Valentinois, exercé d’un règne à l’autre, à la main mise de la reine sur la vie du vidame de Chartres, les exemples ne manquent pas...

Les morts plus vivants que les vivants : En passant par le rapport de la princesse à sa mère, Madame de Chartres, qui même morte, telle un fantôme, laisse un devoir de conduite à sa fille.

C’est M. de Nemours qui dira à la princesse de Clèves, lorsque plus rien ne devrait empêcher leur rapprochement: «*Quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur ?*».

Mais tout au long de l’histoire le souvenir des paroles de Mme de Chartres viendront hanter la princesse, le manque de la mère et le poids de la transmission ne cesseront d’envahir sa conscience qui par la force de la volonté rappellera ses morts (sa mère, et son époux, le prince de Clèves) pour se défendre de son inclination naturelle pour M. de Nemours.

Ce rapport à la mère, à la transmission, et aux devoirs que les morts semblent nous laisser m’a bouleversée presque physiquement dans mes premières relectures, et je n’ai pas été étonnée en regardant ce documentaire magnifique de Régis Sauder, *Nous, princesses de Clèves* où de jeunes gens des quartiers nord de Marseille se sont appropriés la langue du roman et où leurs visions de la mère, figure «*protectrice, gardienne de l’honneur familial*», différente de l’image «*castratrice, de mère odieuse ...*» qu’en avait au début le réalisateur a conduit celui-ci à aller filmer aussi les parents et à leur faire lire les derniers conseils de la mère à la princesse. La mère était devenue un personnage central et elle l’est c’est certain. Georg C. Lichtenberg raconta que «*le marquis de Brunoy à la mort de sa mère fit verser des tonnes d’encre dans les bassins de ses fontaines en signe de deuil*».

Le personnage de la mère meurt à la fin du tome premier, mais l’actrice qui aura porté ce personnage sera là et sa présence nous accompagnera comme la mémoire de sa mère accompagne la princesse.



© J.L. Fernandez

La cour :

« Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci... vous serez souvent trompée: ce qui paraît n'est presque jamais la vérité » (Mme de Chartres à sa fille)

Dans ce carcan de vie sociale où le mensonge, la dissimulation, sont une norme à respecter, où les codes de la galanterie et les traditions imposent leur lois, où les obligations de la vie de cour exposent les êtres malgré les conflits intimes qui voudraient leur faire fuir cette même cour, comment envisager la liberté? « Il y avait tant d'intérêts et de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part que l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour. Personne n'était tranquille, ni indifférent... »

La jalousie :

La jalousie ici règne et domine les êtres, elle devient un acteur principal des récits et se glisse en presque tous. Elle apparaît comme le révélateur de l'amour pour la princesse et pour d'autres, elle guide les actions de la reine et la sanction du vidame de Chartres, elle fait mourir le prince de Clèves... elle est l'origine de souffrances irrationnelles et possédantes, ou dé-possédantes de soi; son pouvoir semble sans limite et frappe sans prévenir. Cela m'intéresse de questionner cet état aujourd'hui encore, je ne crois pas que nous ayons dompté le pouvoir de la jalousie. Elle n'est plus considérée comme le révélateur de l'amour, quoique, mais sa manifestation est souvent à l'œuvre ailleurs dans la vie amoureuse. Non? Catherine Millet, (pour citer un exemple illustre et public), dont la vie sexuelle a été jusqu'à l'écriture d'un livre, en a écrit un autre, où elle raconte ce moment de proximité avec la jalousie, dont elle se croyait exempte à jamais. Ce livre s'intitule *Jour de souffrance*. Une citation du Robert, dictionnaire de la langue française, introduit ce livre: « jour de souffrance: baie qu'on peut ouvrir sur la propriété d'un voisin à condition de la garnir d'un châssis dormant. »

Les larmes :

Dans le film « Les Adieux à la reine », de Benoît Jacquot, Mme de Campan demande à Sidonie Laborde une liste de lecture pour distraire la reine Marie-Antoinette, Sidonie au milieu d'une longue liste s'écrie « la Princesse de Clèves, Madame de Lafayette ! » et Mme de Campan répond: « trop triste ».

Les larmes seront donc de la partie, puisque c'est triste. Elles seront là aussi parce qu'elles courent sur toutes les pages du livre et reviennent comme une vague pour apaiser ou encourager le récit, la palpitation de la vie, l'épreuve de la vie.

Pas de cris, pas de violence étalée dans *La Princesse de Clèves*, un conflit, un conflit intérieur, un déchirement, une tension, et des larmes qui coulent au-delà du destin tragique des personnages. Les larmes, refuge de la vérité.

Voilà, un tour bien rapide de quelques

thèmes que la représentation creusera. On y parlera de l'amour, des passions, de la liberté, de la mémoire, du poids des codes sociaux, de la vertu, de la vérité, du mensonge, de ses degrés, de l'homme, de ses peurs, de ses aspirations, de ses désirs, de la sincérité.

Pour conclure, j'aimerais dépasser ces idées et revenir à la langue d'où elles prennent chair. Cette langue éveille en nous une conscience qui nous conduit aux larmes.

Un chemin creusé, nourri des déchirements de l'être, d'une précision inexorable nous promène de la cour et des lieux publics aux alcôves les plus intimes.

L'exercice de l'écriture s'attache enfin à déborder du roman historique, à passer aux soliloques, aux monologues intérieurs, à de « grandes scènes » pour plonger dans les replis de l'âme. L'écriture devient plus directe, relayée par la voix de la narratrice qui garde par moments un pouvoir d'analyse et s'en laisse déposséder pour plonger avec ses personnages dans les replis de l'âme et atteindre, oui atteindre, une vérité, un degré de sincérité dépouillé de tout artifice et ne répondant plus à aucune mode d'écriture. Les masques tombent, le chef- d'œuvre est là; nous, face à lui et c'est bouleversant. Une tension règne jusqu'à l'épure, jusqu'au cœur mis à nu, un combat se livre sous nos yeux entre cœur et raison, un combat de paroles et ce ne sont plus les joutes spectaculaires de la cour, mais simplement un miroir de l'âme qui nous est tendu, sans résolution j'ose dire si ce n'est une mise à l'épreuve de la sincérité, d'une forme de vertu, et d'une promesse à soi-même. Les siècles passent et demeure la domination de l'amour, les méandres de la jalousie, les règles de société, et la question de la sincérité, de la vertu, de la difficulté de l'acte de vivre, d'aimer, d'être libre.

Voilà mon spectacle rêvé.

Paris, le 3 mars 2013.



© J.L. Fernandez

Note d'intention

«Que ne lui dit-il pas pour lui dire?»

Marie Madeleine de Lafayette,
La Princesse de Clèves



Avril 2014

Quinze jours passés à la MC2 dans la salle de répétition baignée de lumière, donnant sur une chaîne de montagnes et les lignes d'un dossier écrit un an auparavant me reviennent, obsédantes, et rassurantes comme un engagement à tenir...

Mettre à la scène dans son intégralité *La Princesse de Clèves*, puisque c'est dans ce geste-là que j'envisage possible de témoigner des siècles d'empathie qui nous relient à ce roman, puisqu'il m'a été impossible de me défaire d'une seule des histoires qui le composent, puisque Madame de Lafayette l'a écrit comme ça, pensé dans cet entrelacement de récits où se glissent des scènes, des dialogues, des soliloques, des envolées, offrant dans leur écoute un écho singulier pour chacun d'eux. Le faire avec des actrices jouant les reines et les rois de cette histoire, des femmes pour porter ce texte aux accents de confession féminine, des femmes qui avec la même malice et la même fraternité pour l'humain que l'auteur, joueront aussi les hommes... Un miroir de l'âme aux mille facettes où se réfléchit une vérité née du verbe.

Une vérité, oui, une vérité, celle d'un travelling qui ouvrirait sur «*la magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne d'Henri second...*» et s'achèverait par «*et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitable*».

Entre ces deux phrases un monde, celui du pouvoir, sous l'emprise des codes de la cour qui bien qu'aussi lointains pour nous que des rituels d'indiens d'Amazonie ne sont pas si éloignés des carcans que la vie nous impose aujourd'hui: quel personnage

jouons nous avant d'être nous-mêmes?

Entre ces deux phrases la vie palpite et se défend, en vient aux larmes quand les masques tombent, au souvenir quand les morts revisitent les vivants...

Entre ces deux phrases, une savante dissection de l'amour, qui nous tient dans le creux de sa main, créatures fragiles que nous sommes; l'expression d'un état qui nous domine et nous fait vivre.

Entre ces deux phrases, la question de la sincérité, de la vertu, de la difficulté de l'acte de vivre, d'aimer, d'être libre. Se laisser traverser par ce rêve-là, rejoindre l'origine d'une écriture et être-là, voir cela naître dans le corps des actrices dont les présences, les voix, à la recherche d'une intériorité partageable éclairent la nuit de mes pensées, donnent du corps à des intuitions folles, font voyager l'écriture du roman vers la théâtralité qui s'y cache... Avec la délicatesse d'une plume prise dans son envol et qui se pose sur un sol incandescent.

Assister à ça, en être éblouie de bonheur, et repartir, réinterroger, revenir à l'écrit, aux mots qui se posent en nous, descendent, cherchent leur ligne de départ, oui, le texte appris par cœur! Et quel texte! Et la confiance d'aller vers l'inconnu avec ce que nous savons, nos vies, notre métier, et se remettre à l'ouvrage de nous-mêmes... Avec une joie qui nous guide dans une recherche vers quelque chose de plus grand que nous, nous éveille vers un pays lointain, celui d'une femme sous le règne du Roi Soleil écrivant volontairement dans l'anonymat cette histoire qui traverse les siècles et ne prend pas une ride dans son pouvoir de transmission... Tâcher de rejoindre le mystère de l'écriture.

Cristal Intensité

Roberto (oh un homme !) nous a rejoint, Il est là avec nous, le quintet des actrices (Arlette, Éléonore, Élodie, Bénédicte et moi) se transforme en sextet ; Il écoute avec ses mains.

Silence

Roberto donne de la voix autrement, entouré de ses guitares, résonnance anachronique, *Gibson S335, Fender baritone, Stratocaster...* Oui, un cri... peut-être celui que la langue retient et qui est là en attente... ne peut s'exprimer que par la corde sensible. Surgissement de la musique... puissance sauvage... réveil autre des sens déjà en alerte... consolation... prolongement... aire de repos... perturbation...

Tiens ! il a quitté ses guitares et ses pédales et se mêle à nous.

Musique

Roberto est là avec nous, on se croise, on s'observe, on s'écoute, on se mélange.

Alchimie

Et un jour le rideau se lèvera et nous continuerons à travailler à vue au plus proche de ce que nous aurons peut-être saisi, au plus près du dénuement qu'appelle une vérité, passeurs d'une femme qui pleurerait au théâtre sur les épreuves de l'*Alceste* de Molière aux accents de la musique de Lully, et écrivait à la fin de sa vie « *c'est assez que d'être* ». Madame la romancière Brouillard comme vous appelaient vos amis, qu'est-ce que vous nous avez laissé en vous cachant pour observer comment cela serait reçu ? Quelle malice et quel esprit ! On va porter votre *Princesse* à la scène mais rassurez-vous, on garde tout, c'est vous notre dramaturge, notre guide.

Savez-vous qu'on vous célèbre aujourd'hui en publiant vos œuvres complètes dans la collection de La Pléiade... qu'un colloque s'est tenu, intitulé « *Princesse de Clèves 2014, anatomie d'une fascination* » ; ces hasards qui n'en sont pas nous donnent beaucoup à lire, à entendre sur vous...

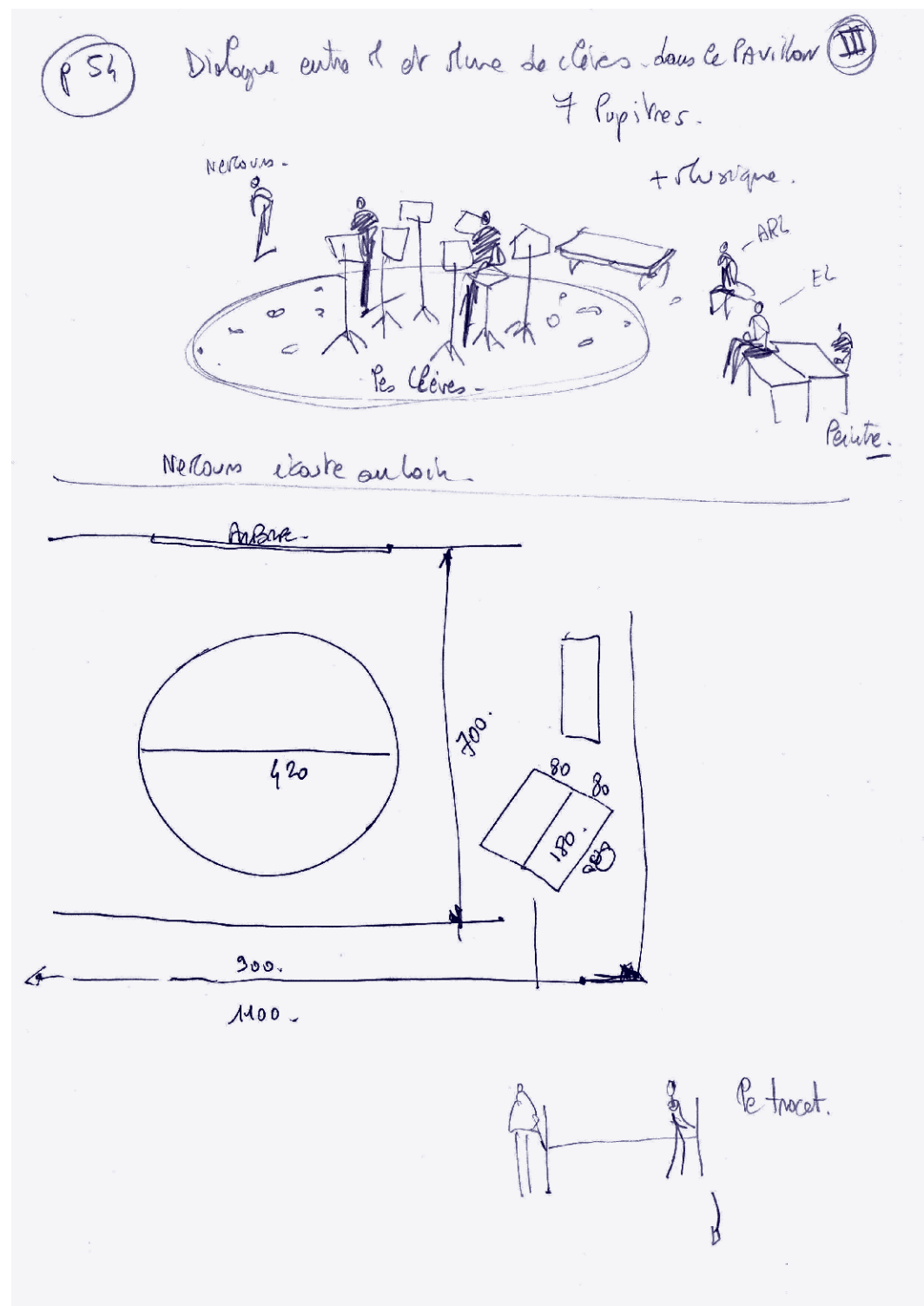
Vous ne pouvez pas répondre, nous le ferons avec vos mots, j'espère au plus près de vous, de cette vérité qui éblouissait les cercles qui vous entouraient.

Oserais-je vous dire que cette « *vérité* » comme valeur absolue de la grandeur de l'être, de sa dignité, cette vérité qui nous fait défaut aujourd'hui dans divers endroits, nous en avons besoin ! Comme d'un repère à ne pas perdre de vue, une nécessité à sauver l'humain, à déceler dans sa résistance un air de liberté, quand le danger menace...

Je signe cette promesse à votre façon « *adieu, vous savez ce que je vous suis* ». Magali Montoya



© J.L. Fernandez



Croquis de répétitions du scénographe, Emmanuel Clolus.

Notes de mise en scène

Quelques notes pour une scénographie...

...Que je vous demande de lire avec la plus grande indulgence. Ce sont des brouillons de pensées, des rêveries personnelles qui ne sont pas passées par le filtre d'un travail en commun avec le scénographe.

J'ai rencontré Emmanuel Clolus, dont l'univers m'a paru souvent d'une si grande justesse par rapport aux textes et aux spectacles auxquels il collaborait, et je souhaitais vraiment qu'il travaille sur *La Princesse de Clèves*.

La rencontre a confirmé que cette collaboration serait possible, nous nous sommes retrouvés autour des enjeux du texte, autour de l'ambition de l'intégrale, enfin autour du sens que porte une scénographie et de sa collaboration active à l'imaginaire du spectateur, au travail des acteurs, à la mise en scène.

Voici maintenant dans le désordre quelques pistes :

Un arbre généalogique s'écrit en même temps que la présentation de la cour (tome premier); il serait un repère pour les spectateurs et nous-mêmes; il indiquerait les alliances et les guerres souterraines, les mariages arrangés... il disparaîtrait peut-être à la mort du roi où «*la cour changea entièrement de face*» (tome quatrième).

Des balançoires, des échelles, des hauteurs différentes comme autant de lieux de mémoire de la représentation; des praticables manipulés par les actrices.

Un labyrinthe.

Des salles de bals, la cour, les espaces publics qui peu à peu laisseraient place aux lieux de l'intime, les chambres, le pavillon de Coulommiers... Un recadrage dans l'espace

qui nous conduirait à l'épure et créerait une sorte de gros plan sur les scènes finales.

Des lits, puisqu'ils sont à la fois un espace public et privé; les personnages y vivent, y reçoivent et y meurent.

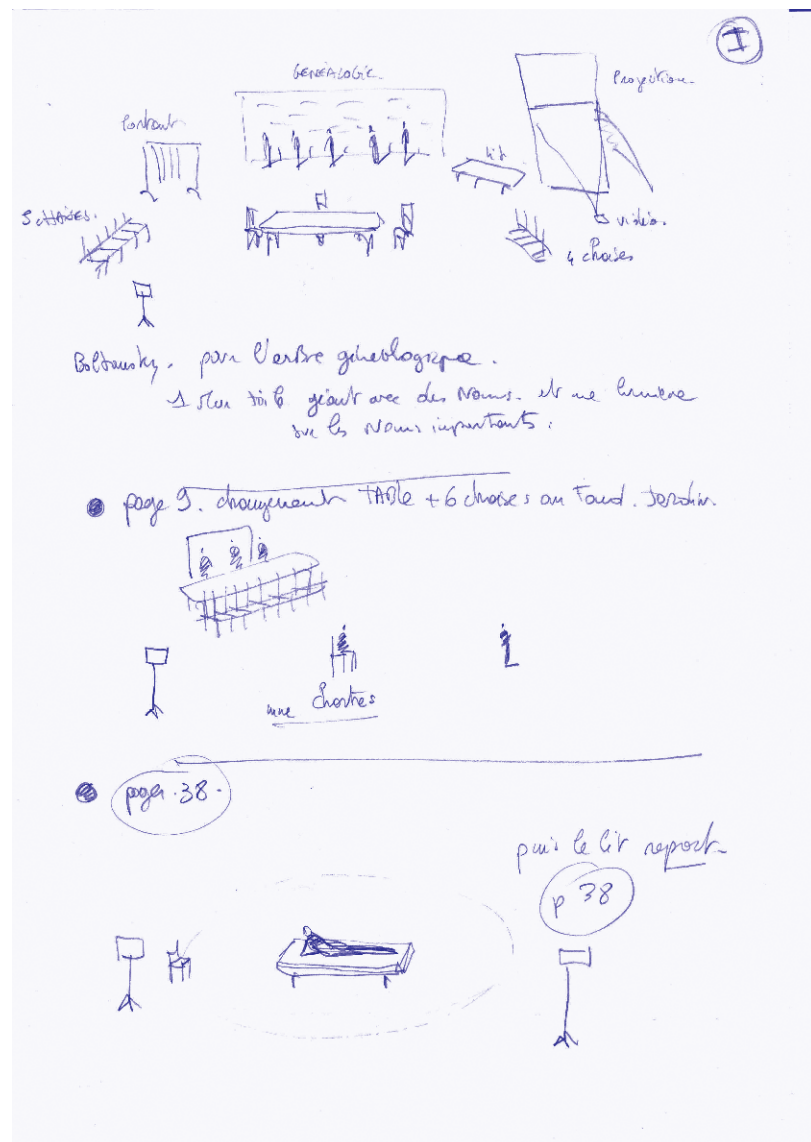
Le traitement du travestissement en temps réel.

La présence de la nature (les jardins de Coulommiers et autres, la forêt), l'eau, le vent, la terre, des feuilles mortes... seraient bienvenus. Des chiens, une meute, on peut rêver !

Le traitement des couleurs, des couleurs associées aux rois, aux reines.

Le tournoi.

Je dois parler aussi de la présence d'un musicien sur scène avec nous, Roberto Basarte. La musique, sa durée, son rôle, s'inventeront dans le travail. C'est un désir qui part d'une intuition. Je peux avancer une certitude: les interprètes, et le musicien seront sur le plateau tout le temps de la représentation. Je tiens à ce rapport au présent de la représentation et à cette forme d'engagement physique qui commence par l'écoute et la présence et qui se prolongera par la participation à l'évolution du cadre scénographique.



Croquis de répétitions du scénographe, Emmanuel Clolus.

La mise en scène

« Rejoindre le mystère de l'écriture, tâcher de révéler le théâtre qui s'y cache, je ne crois pas trahir Madame de Lafayette en lui prêtant cet inconscient-là. »

Magali Montoya

J'ai toujours été attirée par le théâtre-récit, par l'adaptation du roman à la scène, sans doute parce que ma vie est aussi une vie de lectrice, d'œuvres dramatiques certes, mais de romans, et de nouvelles et d'essais.

Ce petit plus qui s'ajoute à l'intimité d'un lecteur de roman, qui donne de la chair à son imagination: des corps qui s'emparent d'une histoire et lui donnent une existence supplémentaire, ce geste de travail m'intéresse. Et cette recherche m'intéresse grandement pour l'acteur au théâtre; le travail d'approche devient différent, l'acteur ne joue pas qu'un ou plusieurs rôles, il est aussi lui-même, ce lecteur, ce passeur, qui témoigne de la nécessité de la littérature dans une vie, comme augmentation de la vie même.

Tout acte créatif part d'un manque il me semble, j'entends par acte créatif une chose qui a vocation d'être partagée, reçue, et transformée encore par la sensibilité du spectateur pour redevenir sienne avec encore plus d'intimité.

Mes intentions de mise en scène commencent par l'adaptation et l'angle d'entrée que je prends dans le roman

Pour ce qui concerne *La Princesse de Clèves* le choix d'interprètes féminines est fondamental. Par cette proposition, je m'écarte d'emblée d'une représentation réaliste. Si j'avais réalisé un film, il en aurait été autrement, j'aurais choisi une distribution ayant l'âge et le sexe des rôles. J'aurais travaillé dans des décors réalistes, nous aurions été à la Cour, et réellement au pavillon de Coulommiers quand cela aurait été nécessaire.

Ici nous sommes au théâtre, et ce que je souhaite c'est partager avec le spectateur (après y avoir travaillé avec toute l'équipe) ma lecture du roman, en dégager pour lui ce qui

m'a troublée et émue bien sûr; puis l'inviter à s'en emparer par son écoute et son imagination.

L'intégralité du texte

Un autre acte vient nourrir la mise en scène, la décision de ne rien couper dans le texte, de garder toutes les histoires qui le composent, puisque c'est ainsi que Mme de Lafayette a écrit et construit son roman, dans cet entrelacement d'histoires. C'est une proposition un peu orgiaque, d'une durée de plus de six heures, c'est une aventure avec le public, et avec les acteurs qui demande à être pensée. Le traitement même du texte, le rythme, le plongeon dans l'œuvre, se cherchent à l'aune de cette proposition.

Nous serons cinq actrices dont moi

Comme dans mon spectacle précédent je ne peux me passer d'être aux côtés des actrices, c'est de l'intérieur du plateau que je transmets le plus justement ce que je saisis d'une œuvre. Quatre se partageront les rôles disons principaux du roman, (Arlette Bonnard, Éléonore Briganti, Élodie Chanut, et moi) et une cinquième jouera la princesse, (Bénédicte Le Lamer) autour de laquelle nous graviterons. Je connaissais ces actrices pour avoir travaillé avec elles par ailleurs, ou pour connaître leur parcours; elles ne se connaissaient pas, elles ont en commun un goût pour une forme de recherche et le courage et la confiance que nécessite cette proposition. Très vite le travail m'a fait me dire qu'elles ne pouvaient qu'être de cette aventure.

Je souhaite échapper à une représentation réaliste des maux humains sans éviter la profondeur et le trouble qui président dans le texte; par cette féminité omniprésente,

J’ai l’intuition de comprendre quelque chose au-delà du rapport homme femme, ce décalage me guide. J’espère ainsi inviter l’écoute du spectateur, le conduire hors de certains repères, oserais-je dire vers la philosophie du texte. Par ce geste, je crois aussi rendre ce que j’entends dans l’écriture, une confession aux accents féminins, une certaine douleur mêlée de pudeur, une transmission qui passe par le secret et ce don particulier de dire l’indicible.

Comment cela se passe au plateau ?

Nous sommes en permanence au plateau, et, passant de la voix d’une narratrice, forte de son pouvoir d’analyse nous en sommes dépossédées pour plonger dans les scènes ou monologues de nos personnages respectifs, tout comme l’auteur nous laisse croire que l’autonomie de ses personnages finit par la guider. Nous sommes au cœur du théâtre récit, à cet endroit de travail de l’acteur qui me fascine, funambules à la frontière du récit et de l’incarnation, toujours au bord d’un vide, cherchant ce rapport singulier avec la salle. Ouvrant la porte au théâtre, j’ajoute une présence au plateau, celle d’un musicien, Roberto Basarte. Un sextet donc, pour guider le spectateur dans le labyrinthe des histoires de ce roman et inviter ses sens à diverses perceptions au cours de ce voyage de plus de six heures.

L’espace

Les actrices sont au plateau presque en permanence, elles marchent et parlent, leurs corps, leurs trajectoires participent au dessin de l’espace. Et la musique, au-delà de son lien sensible avec le texte, crée aussi l’espace. Roberto donne de la voix autrement, avant-scène cour, entouré de ses guitares, Gibson S335, Fender baritone, Stratocaster, un cri, peut-être celui que la langue retient et qui est là en attente, ne peut s’exprimer que par la corde sensible; résonance anachronique, surgissement de la musique, puissance sauvage, réveil des sens. Sans la musique, pour ne donner que cet exemple, un bal à la Cour dans l’économie de cinq actrices, n’aurait pas la même ampleur. Sur le mur du fond un arbre généalogique : tous les personnages du texte, nous sommes à la Cour de Henri II, un repère pour qui n’est

pas amateur d’histoire me semble nécessaire. Au centre une grande table, autour trois chaises, à jardin et cour des chaises, des pupitres nombreux entassés; fond du plateau, jardin et cour un portant, un lit, un banc ; voilà les acteurs de la scénographie. Puisqu’il nous a été donné la chance de commencer à travailler, nous l’avons fait avec ce dont nous ne pouvions pas nous passer, et ce sont ces éléments-là, manipulés par les actrices et la musique, qui nous permettent de passer des lieux publics à l’intimité.

D’un cadre parfois réaliste à un univers plus symbolique

Les protagonistes d’une scène font et défont leur «cadre» déplaçant chaises, tables, lit, ce qui leur est nécessaire. Le lit sera parfois simplement un lit, mais il n’est pas le lieu de la mort de Mme de Chartres, qui meurt debout. Les pupitres deviennent une forêt où les corps sont empêchés pendant la scène de l’aveu. Le plateau nu reprend ses droits par moments et n’est plus que la chambre d’écho de l’intériorité des personnages. L’occupation de l’espace est très simple, et très précise, nous nous croisons, nous observons, nous écoutons, jouons à deux, ou à trois, ou à quatre, une séquence, changeons clairement de personnages (Arlette, Éléonore, Élodie et moi). Roberto le musicien nous rejoint dans une scène, un homme se mêle au gynécée. Parfois le traitement du récit, nous fait parvenir à une narration qui pourrait être cinématographique: une voix ou plusieurs racontent et au plateau se déroule l’action. Le quatrième mur s’impose, et disparaît par instants; ce va-et-vient est au service d’une narration ouverte et renouvelée. Et le jeu des actrices aussi voyage d’une proposition aux apparences réalistes à une proposition plus symbolique qui nous fait basculer dans un espace mental. Et nous voilà au cœur des pensées envahissantes d’un personnage; sur scène à ses côtés, le personnage à l’origine de son trouble est présent comme dans un rêve. Autre exemple, plus clair, le personnage de la mère joué par Arlette Bonnard, meurt à la fin de la première partie, cependant son «fantôme» ou sa mémoire sont là physiquement et reviennent hanter, voire soutenir, la princesse lors de son parcours. Qui on peut dire que ce travail explore un pan de l’histoire du traitement au théâtre,

de ses modes, de ses remises en question ou tentatives de narration. Ce "tour" du théâtre est induit par le texte, où scènes, monologues, changement de lieux, se bousculent. Et c’est peut-être par-là que ce texte porte une théâtralité en lui. Emmanuel Clolus, scénographe de ce travail, et moi réfléchissons à ces passages de la réalité au symbolique, du paraître à l’être qui sont une part essentielle du travail.

La lumière

Devra être au service de cette alchimie délicate, et passer du jour à la nuit, du rêve à la dureté de la réalité, et cela sensiblement, sans recherche d’effets mais plutôt dans l’objectif d’éclairer les bouleversements intérieurs qui sont dissimulés par les codes de société. Pascal Noël se chargera de ce geste.



De gauche à droite :
Arlette Bonnard,
Magali Montoya,
Éléonore Briganti,
Élodie Chanut,
Bénédict Le Lamer

© J.L Fernandez

Quelques notes résumant *La Princesse de Clèves*

Tome I

Présentation de la cour.

Arrivée de Mlle de Chartres, chez un marchand italien pour assortir des pierreries, rencontre avec M. de Clèves qui se demande qui elle est.

Le lendemain, elle se rend chez Madame, sœur du roi, et est présentée officiellement à M. de Clèves; M. de Clèves et le chevalier de Guise en tombent amoureux.

Première histoire, contée par la reine dauphine à Mlle de Chartres: l’histoire de la mère de la reine dauphine, Marie de Lorraine.

M. de Clèves épouse Mlle de Chartres qui devient la princesse de Clèves.

Le duc de Nemours devrait épouser la future reine d’Angleterre, Élisabeth... avant un voyage, il vient à Paris pour assister aux fiançailles de Mme Claude de France et du duc de Lorraine.

C’est le Bal, où se rencontreront M. de Nemours et Mme de Clèves.

Deuxième histoire contée par Mme de Chartres à sa fille: l’histoire de la duchesse de Valentinois et de l’amour que lui voue le roi.

Le duc de Nemours tombe amoureux de Mme de Clèves, et délaisse son projet d’Angleterre.

Le maréchal de Saint-André invite le roi et les reines à souper et au bal chez lui. De Nemours ne s’y rend pas, Mme de Clèves non plus, car elle a assisté au récit d’une conversation où celui-ci décriait la présence des femmes au bal quand leur amant n’y est pas.

Mme de Chartres sentant que sa fille a de l’inclination pour M. de Nemours lui en fait un portrait peu recommandable.

Mme de Clèves s’avoue l’amour qu’elle a pour M. de Nemours.

Mme de Chartres va mourir, mais avant elle met en garde sa fille contre les dangers qu’elle encourt et lui dit s’être aperçue de son penchant pour M. de Nemours.

Mme de Clèves va «faire son deuil» à la campagne, à Coulommiers.

M. de Clèves rejoint sa femme à la campagne avec un jour de retard;

Troisième histoire contée par M. de Clèves à Mme de Clèves: histoire de Mme de Tournon, de Sancerre et d’Estouteville.

Tome II

Retour à Paris des de Clèves.

La reine dauphine raconte à Mme de Clèves une passion qu’on suppose à M. de Nemours.

Quatrième histoire : histoire du roi et de l’astrologie, racontée par le roi lui-même. Prédications sur la mort du roi...

Cinquième histoire contée par la reine dauphine à Mme de Clèves et aux dames présentes: histoire d’Anne de Boulen, mère de la reine Élisabeth d’Angleterre.

On fait des portraits chez la reine dauphine, un portrait (appartenant à M. de Clèves) de Mme de Clèves disparaît (est volé, par M. de Nemours).

Annonce tonitruante des noces de Mme Élisabeth de France avec Philippe II et de Mme sœur du roi avec le duc de Savoie.

Suite à une partie de Paume, le roi et de Nemours montent des chevaux fougueux et de Nemours chute de cheval, Mme de Clèves s’en émeut.

Une lettre a été trouvée, une lettre galante, certains disent qu’elle s’adresse au vidame de Chartres, d’autres qu’elle s’adresse à de Nemours, cette lettre arrive entre les mains de la reine dauphine, qui la confie à Mme de Clèves pour qu’elle la lise. La reine dauphine lui dit que cette lettre s’adresse à M. de Nemours (signes de jalousie violente chez Mme de Clèves).

La lettre.

Cette lettre s’adresse au vidame de Chartres, et il ne voit que M. de Nemours pour le sortir d’un embarras où la perte de cette lettre l’a mis...

Sixième histoire: histoire tragique du vidame de Chartres et de ses risques amoureux... contée à M. de Nemours par le vidame.

Tome III

M. de Nemours apprend que certains croient que cette lettre est tombée de sa poche !

Il décide d’aider tant que faire se peut le vidame de Chartres, mais dans un premier temps s’arrange pour expliquer à Mme de Clèves que cette lettre perdue ne lui était pas adressée.

Il récupère la lettre des mains de Mme de Clèves et la rend au vidame.

La reine dauphine la réclame à Mme de Clèves qui dit l’avoir confiée à son mari qui l’a rendue à M. de Nemours venu la réclamer.

La reine lui ordonne de la refaire faire de mémoire.

Mme de Clèves fait appeler M. de Nemours qui a déjà rendu la lettre au vidame, et ils décident de refaire à deux la lettre de mémoire.

«Ils s’enfermèrent pour y travailler».

Mme de Clèves prie son mari de la laisser aller à Coulommiers (à la campagne), pendant qu’il sera à Compiègne avec le roi.

M. de Nemours va voir sa sœur, Mme de Mercœur qui habite près de Coulommiers, accompagné du vidame de Chartres dans l’espoir de revoir Mme de Clèves.

M. de Nemours, au cours d’une chasse au cerf, se perd dans la forêt et trouve le pavillon des de Clèves, il surprend une conversation entre M. et Mme de Clèves;

Mme de Clèves apprend à son mari qu’elle est sensible à l’inclination qu’un homme a pour elle sans lui révéler qui est cet homme;

M. de Nemours entend tout et éprouve de la jalousie pour cet homme, bien qu’il ait quelques indices qu’il s’agit de lui-même.

M. de Clèves retourne auprès du roi.

M. de Nemours retourne chez sa sœur puis à Paris avec le vidame.

Septième histoire: M. de Nemours raconte au vidame pendant le voyage qu’un de ses amis est épris d’une femme qui n’est pas insensible à cet amour, et qui pour se protéger a avoué son inclination à son mari.

M. de Clèves est choisi par le roi pour accompagner Élisabeth (de France) en Espagne. Il fait croire à Mme de Clèves que M. de Nemours sera du voyage (le soupçonnant d’être l’homme dont elle est éprise et qui est épris d’elle).

Mme de Clèves n’échappe pas au piège

tendu par son mari et par sa réaction confirme les doutes de son mari.

Les noces de Madame sœur du roi, et de Madame Élisabeth se préparent.

Le vidame de Chartres raconte, comme un secret, à Mme de Martigues (dont il est amoureux) l’histoire que M. de Nemours lui a contée comme étant celle d’un de ses amis; le vidame se doute que cette histoire est celle de M. de Nemours lui-même.

Mme de Martigues répète cette histoire à la reine dauphine qui s’est toujours intéressée au sort de M. de Nemours.

La reine dauphine la répète à Mme de Clèves, et pire, questionne M. de Nemours sur le sujet en présence de Mme de Clèves.

Mme de Clèves fait un «faux pas», se tord la cheville et rentre chez elle.

Elle dit à son mari que leur histoire est sue, et qu’elle est sue de M. de Nemours, et qu’elle circulera à la cour.

Fiançailles, puis mariage de Madame Élisabeth de France.

Tournoi.

Le roi est blessé (de la manière dont cela lui avait été prédit).

Mme de Clèves se dit malade pour éviter la fréquentation de la cour.

Le roi se meurt le septième jour; on marie, la veille de sa mort, Mme sœur du roi.

Le dauphin, François II devient roi; la reine devient la reine mère; la duchesse de Valentinois est chassée; la reine dauphine devient la reine.



© J.L. Fernandez

Madame de Lafayette

Quelques notes biographiques

Marie Madeleine de la Pioche est baptisée le 18 mars 1634, née de l'union de Marc Pioche sieur de la Vergne et d'Isabelle Pena, tous deux protégés du cardinal de Richelieu. Sa marraine, future duchesse d'Aiguillon lui donne son prénom et ne cessera de veiller sur elle, ce qui ne manque pas de parfaire l'éducation qu'elle reçoit de sa mère.

En 1651, Mlle de la Vergne devient demoiselle d'honneur de la reine, Anne d'Autriche. Son père est mort deux ans auparavant. Sa mère ne s'est pas enfermée dans le deuil et s'est remariée avec le chevalier de Malte Renaud de Sévigné, qui aurait pu tout aussi bien épouser Marie Madeleine. Cette union rejaillit sur le destin de la jeune fille. Le cercle d'amis de M. de Sévigné, séduit par l'esprit de Marie-Madeleine, vient parfaire son éducation littéraire. L'érudit Ménage délaisse ainsi la nièce de Monsieur de Sévigné, la célèbre marquise, pour se consacrer à Mlle de la Vergne. Il la convainc ainsi de se faire « précieuse » afin de se donner du prix. Elle se passionne pour les écrits de Mlle de Scudéry qui signe ses œuvres du nom de son frère.

De 1652 à 1654 M. de Sévigné, compromis pendant la fronde, doit s'exiler dans son château aux limites de la Bretagne. Sa femme et sa belle-fille le suivent dans son exil. Ménage ne manque pas d'entretenir son apprentissage et poussera jusqu'au voyage. Il incite Mlle de la Vergne à apprendre l'italien, ce qu'elle fait et qui lui permettra de lire les vers qu'il lui dédie ainsi que d'autres œuvres en vogue (du Tasse et de Guarini notamment).

L'exil devient pesant et Marie Madeleine est atteinte de « *mélancolie* ». Sa mère décide donc de la ramener à Paris et de la marier. Le choix de l'époux se porte sur François, Comte de Lafayette, de dix-huit ans son aîné, frère de l'évêque de Limoges et de la religieuse la plus célèbre de Paris, Louise de Lafayette qui fut aimée de Louis XIII et qui exerce alors

la charge de supérieure de l'aristocratique Visitation de Chaillot, où est élevée entre autres, Henriette de France, reine d'Angleterre.

L'union de M. de Lafayette et de Marie Madeleine de la Pioche est célébrée discrètement à Saint-Sulpice le 15 février 1655 et les époux partent en Auvergne vers leurs terres provinciales.

Mme de Lafayette fait bénéficier son époux de sa compétence héréditaire de femme d'affaires et le sortira par là des procès qu'il subit et qui vont jusqu'à la saisie de ses châteaux.

Ménage ne l'abandonne pas et l'incite cette fois à apprendre le latin afin de pouvoir goûter la gloire qu'elle acquiert à Paris comme sa muse inspiratrice. Ménage vient de dédier à sa divine « *Laverna* » plusieurs poèmes.

En 1658, les époux reviennent à Paris; Mme de Lafayette est précédée par sa réputation de muse et le succès des écrits de Ménage suscite une grande curiosité pour celle qui en fut l'inspiratrice. On vient la visiter « comme un monument » dira Roger Duchêne. Elle incarne alors le modèle féminin parfait produit par la civilisation française: qualités d'esprit, goût, finesse et jugement. « C'est une femme de grand esprit et de grande réputation, où, une fois le jour, on voit la plupart des polis et des bien-disants de cette ville » relateront les frères Villiers. Mademoiselle, duchesse de Montpensier, attirée par les mérites de la comtesse de Lafayette l'invite à écrire comme elle des portraits, genre nouveau et raffiné. Mme de Lafayette s'y essaie en prenant pour modèle sa parente, Marie de Rabutin-Chantal, veuve du marquis de Sévigné; il paraîtra dans « *Divers portraits* » publié à peu d'exemplaires et la mode de ce divertissement littéraire sera lancée. Après cet essai, Mme de Lafayette que Scarron voyait à seize ans toute lumineuse et précieuse devient la précieuse de haute volée. Dans le dictionnaire des précieuses (de Somaize), elle est nommée *Féliciane*,

et échappe cependant à la satire qui s’abat sur les précieuses. Elle a donné naissance à deux fils, Louis en 1658, et René-Armand en 1659, et sauvé par ses deniers, son crédit et son savoir-faire le patrimoine hypothéqué des Lafayette. Le comte de Lafayette signe procuration générale à Mme de Lafayette, retourne dans ses terres et la laisse à Paris. Chacun des époux vit selon ses inclinations, Mme de Lafayette occupe un des appartements construits par ses parents, rue de Vaugirard, et le comte après 1661 ne fait que quelques apparitions dans la capitale. Mme de Lafayette s’apprête donc à vivre sa vie. Lors de visites régulières à la Visitation de Chaillot, elle se lie d’amitié avec Henriette d’Angleterre, fille du roi décapité Charles I, qui regagnera de l’influence avec la restauration des Stuarts en épousant Philippe d’Orléans, frère de Louis XIV; elle ouvrira alors les portes de la cour à Mme de Lafayette, et en fera sa confidente, son amie et son historiographe. Mme de Lafayette est de onze ans son aînée. Nourrie de son admiration pour l’œuvre de Mlle de Scudéry, en gardant l’anonymat, Mme de Lafayette se met à écrire; *La Princesse de Montpensier* en 1662 sera son premier succès dont elle jouira secrètement. Elle écrit ensuite *Zayde* qu’elle fait signer par son secrétaire Segrais, le premier tome paraît en 1669 et le deuxième en 1671, et en 1678 c’est *La Princesse de Clèves*, anonyme, mais qui lui est vite attribué sans écarter la participation de son familier, La Rochefoucauld. Des parutions posthumes viendront ensuite: *L’Histoire de Madame Henriette d’Angleterre*, paru en 1718 à Amsterdam et écrit vers 1670 signé dans l’avant propos, *La Comtesse de Tende* paraît en 1724 dans *le Mercure de France*, la date de la rédaction est incertaine, puis *Les Mémoires de la cour de France* pour les années 1688, 1689 paraissent en 1731.

Mme de Lafayette et La Rochefoucauld se fréquentent depuis 1665 environ (la date

du début de leur relation varie), c’est une rencontre d’esprits et de cœurs. Elle tisse par ailleurs des liens avec diverses personnalités de la cour dont Louvois, intendant du roi qui ne lui refuse rien; elle entretient aussi une correspondance avec la duchesse régente de Savoie, Jeanne Baptiste de Nemours qu’elle a connue comme pensionnaire de la Visitation de Chaillot. Son goût pour un certain rôle politique l’occupe autant que sa carrière littéraire.

Celle dont Madame de Sévigné dira qu’ «*elle a cent bras*», et qui sera appelée «*la romancière Brouillard*» à l’hôtel de Nevers ne cessera de promener son public et ses contemporains d’un monde à l’autre avec une aisance et un certain goût mêlant anonymat et exposition qui ne semble appartenir qu’à elle.

En 1680, La Rochefoucauld meurt, «*Je crois que nulle passion ne peut dépasser une telle liaison*» c’est ce que confie Mme de Sévigné à propos de la relation qu’il entretenait avec Mme de Lafayette.

En 1683, M. de Lafayette meurt, c’était depuis longtemps un mari silencieux et discret. Mme de Lafayette renoue avec Ménage.

En 1689 elle vient timidement à la religion.

En 1692 Ménage meurt.

Et le 21 mai 1693 Mme de Lafayette meurt.

Celle qui nous a laissé un chef-d’œuvre au moins, et qui s’était essayée à l’écriture en revendiquant presque un goût amateur et pas plus, rêvant de faire surgir une «*histoire*» digne de son imagination raisonnable mêlée à l’histoire réelle n’a pas fini de nous interroger sur l’origine de son génie. Certains disent qu’une souffrance cachée en a été la cause...

Entre pudeur et dénuement, elle a su enfin nous donner quelque chose d’une vérité qui nous éblouit encore et partir discrètement.

Ces notes biographiques sont librement inspirées de la présentation de Mme de Lafayette par Micheline Guénin dans le volume de La Pléiade Nouvelles du XVIIe

Portrait présumé par La Rochefoucauld

Si vous eussiez voulu, belle Climène, vous peindre fidèlement, et ne vous dérober aucun des avantages que vous avez, j’eusse cru qu’il n’eût appartenu qu’à vous seule de vous peindre, et je n’eusse jamais osé entreprendre d’y travailler après vous: mais puisque votre modestie vous a empêché de vous faire bien ressembler, je pense que m’étant attaché depuis trois ans à vous examiner soigneusement, il n’y a personne qui puisse mieux réussir que moi à faire votre Portrait.

Vous êtes d’une taille un peu au-dessus de la médiocre; mais si bien faite et si aisée, qu’il semble qu’il manque quelque chose à toutes les tailles qui ne sont point comme la vôtre. Vous avez l’air tout ensemble noble, modeste, fière et négligée. Votre port est majestueux; et pour votre contenance et votre action, comme il y a certaines choses dont on ne peut pas dire précisément ce qu’elles sont, et qu’on donne bien mieux à connaître, en disant qu’elles ne sont pas, je crois que tout ce qui peut s’en dire de plus juste c’est qu’on n’y remarque rien ni de trop inquiet ni de trop nonchalant ou de trop étudié. Je voudrais bien belle Climène que par le droit qu’ont les Peintres de suivre librement leur caprice, il me fût permis de vous peindre endormie. De cette sorte je ferais ce me semble d’un côté quelque chose d’assez raisonnable, d’empêcher qu’on ne vît de beaux yeux qu’il est si dangereux de voir, et que vous n’ouvriez jamais que pour faire du mal; et j’aurais encore d’ailleurs l’avantage d’avoir trouvé un secret de cacher adroitement ce que la plus savante peinture ne saurait jamais qu’imparfaitement imiter. Car enfin le moyen de les peindre, vos yeux et de les peindre aussi aimables qu’ils sont? Est-ce assez de dire qu’ils sont bleus, gros, bien fendus, et à fleur de tête? Est-ce même assez de dire qu’il n’en fut jamais de si beaux? Et tout ce qu’on pourrait encore ajouter à cela exprimerait-il jamais assez bien tout ce qu’on n’y peut voir en un moment? Non, belle Climène il n’y a point encore de paroles faites pour bien expliquer je ne sais quoi de net et de serein qui paraît dans ces yeux, et une certaine espèce de douceur qu’on n’a jamais vue que dans les vôtres de la manière dont vous l’avez. Car après tout, ce n’est point une douceur languissante qui fasse conjecturer une grande tendresse de cœur, qui inspire mille désirs, et qui promette beaucoup:

c’est une douceur tranquille, si cela se peut dire, qui marque une grande qualité d’Âme, qui attire plutôt le respect que l’amour, et qui ne flatte point une passion naissante de la moindre espérance du monde. Vous avez le front de la grandeur et de la forme qu’on demande pour être tout à fait beau; et la majesté y est si bien peinte, qu’elle ne paraît pas avec tant de grâce sur celui des têtes couronnées.

Vos sourcils sont d’un châtain clair, déliés, et les mieux tournés qu’on puisse voir: et pour votre nez, quoique vous en veuillez dire, il ne fait point assurément de honte au reste de votre visage. Il ne se peut rien voir de plus blanc ni de mieux rangé que vos dents; et vous avez tout ce qui fait une fort belle bouche, si ce n’est que vous ne l’avez pas toujours extrêmement incarnate. Il ne vous manque rien que cela, et d’avoir le teint un peu plus vif, pour faire que l’on ne puisse plus rien désirer à votre beauté: mais si vous voulez, je vous enseignerai un secret qui rendra la couleur à vos lèvres et à vos joues le plus aisément du monde. Vous n’avez qu’à souffrir que j’aille chez vous tous les matins vous dire que je vous aime: c’est un moyen ce me semble assez doux; et si vous ne voulez pas vous en servir, il faut bien que vous vous souciez de votre beauté moins que personne: car enfin je ne pense pas qu’il y ait une Demoiselle, hormis vous, qui n’endurât fort volontiers qu’on lui fît tous les jours une déclaration d’amour qui l’embellirait de cette sorte. Mais laissons là les autres gens, et revenons à vous. Depuis que j’ai l’honneur de vous connaître, je n’ai point encore pris garde si vous vous faisiez en riant de petits agréments aux joues; je sais bien seulement que vous en avez un au menton, et qu’il ne se peut rien voir de plus joli. Le tour de votre visage est d’un ovale parfait; et vous avez une espèce de beauté qui vient si bien avec toute sorte d’ajustement, et avec la négligence même, que de quelque façon que vous vous mettiez, on ne peut pas dire que vous soyez jamais moins bien d’une manière que d’une autre. Vous avez les cheveux du plus beau châtain qu’on puisse voir, longs, fins et épais, et que vous tournez comme il vous plait le plus facilement du monde. Vous apportez tant de soin à cacher votre gorge, que je ne crois pas que vous même vous vous l’ayez jamais découverte. Cependant malgré tous les mouchoirs que vous y mettez, il paraît toujours

Roberto Basarte devant le tableau de la cour d'Henri II et de quelques personnages fictifs du roman La Princesse de Clèves.



© J.L. Fernandez



© J.L. Fernandez

que vous l'avez fort blanche, et fort bien taillée. Vos bras ne sont pas tout à fait assez pleins pour être extrêmement beaux; et pour vos mains blanches et bien faites comme elles sont, si elles étaient aussi un peu plus grasses, elles seraient assurément admirables. Jusques ici, belle Climène, il n'y a rien de flatté dans votre portrait: je ne vous flatterai pas davantage dans ce qui me reste à dire de votre humeur, de votre esprit, et des qualités de votre Âme. À ne vous voir jamais qu'en compagnie, malaisément pourrait-on juger de quelle humeur vous êtes. Vous vous accommodez si bien à celle de toutes les personnes raisonnables que vous voyez, qu'on croirait que de vous-même vous n'en avez point qui soit dominante. Cependant ceux qui vous connaissent un peu particulièrement, savent que vous êtes naturellement assez mélancolique, et que la gaieté que vous faites quelquefois paraître est plutôt un effet de votre complaisance que de votre tempérament. Vous aimez à être seule, et à vous entretenir seule en liberté dans votre cabinet. Le Bal et les grandes Assemblées vous ennuiant; et si vous n'y alliez dans l'espérance de goûter ensuite le repos avec plus de plaisir, je crois que vous ne pourriez jamais vous résoudre à y aller. C'est un supplice pour vous que de jouer; aussi l'évitez-vous autant qu'il vous est possible, et il n'y a point de temps dont vous regrettiez davantage la perte, que celui que vous êtes obligée de donner au jeu deux ou trois fois peut-être en toute une année. La lecture des livres sérieux vous plaît et vous attache; celle des petites Pièces d'esprit vous divertit et vous ennue. Vous êtes bien aise de recevoir des lettres, et d'en écrire. Lorsque je parlerai de votre Esprit, je dirai si vous les faites bien, ou non; et si vous y avez de la facilité, ou si elles vous coutent. Toutes les façons de parler qui d'elles-mêmes, ou par ce qui leur est opposé, peuvent faire concevoir un sens un peu libre, vous choquent étrangement. Vous n'écoutez pas les fleurettes avec plus de

joie; et quelque délicatement qu'on les dit, ce n'est jamais d'une manière à vous les bien faire recevoir. Après cela je pense qu'il est assez aisé de juger que ni les Galants qui badinent, ni les véritables Amants, ne sont pas fort bienvenus auprès de vous. Je vous plains pourtant de ce que vous haïssez si fort d'être aimée; car de l'humeur dont je suis, vous avez bien la mine de me haïr toute votre vie, et c'est une incommode passion que la haine. Vous avez beaucoup d'amitié pour la campagne: mais comme vous n'y allez presque jamais qu'avec des gens avec qui il faut un peu se contraindre, cela fait que vous en avez aussi presque jamais tout le plaisir qu'on a d'ordinaire d'une chose que l'on aime bien. Si l'on vous y laissait dans toute votre liberté, vous y passeriez des journées entières à vous promener dans un Bois ou dans un Pré, et à rêver doucement au pied d'un arbre, ou sur le bord d'un petit ruisseau. Les lieux où il y a quelque chose de rustique, et que la Nature toute seule embellit, vous plaisent bien davantage que les plus beaux jardins qu'on puisse voir. Vous aimez passionnément les fleurs; et c'est pour vous le plus agréable amusement du monde, que d'en arranger dans des pots et dans des corbeilles pour parer votre Cabinet; ou d'en faire des festons, lorsque vous en avez beaucoup. Vous dansez fort juste quoique vous n'ayez guère d'inclination à la danse. Vous chantez bien; vous entendez parfaitement bien la Musique; et vous joueriez du Clavecin le mieux du monde, si vous en jouiez un peu plus souvent que vous ne faites. Avec cela vous dessinez fort joliment; et ce que vous avez de plus que la plupart des autres personnes qui savent ces sortes de choses-là comme vous, c'est que vous n'en faites point effectivement plus de cas qu'on en doit faire, et que ce n'est point-là que vous prétendez de l'estime. Pour de l'Esprit, belle Climène, jamais personne n'en eut naturellement tant que vous, et ne se trouva avec des dispositions si heureuses pour acquérir tout ce que l'étude peut donner de

belles connaissances. Vous avez l'imagination belle, et l'appréhension vive: vous concevez les choses avec une clarté et une facilité merveilleuses: vous avez le discernement juste, le raisonnement fort; et l'on ne saurait s'exprimer ni plus proprement, ni plus aisément que vous faites. Avec tant d'avantages, si vous n'étiez point un peu paresseuse, il n'y aurait rien que vous ne puissiez apprendre, et dont vous ne parlassiez d'une manière à vous faire admirer: mais il arrive je ne sais comment que l'envie de savoir, et l'amour du repos, sont si fort mêlés en vous, que si l'une vous empêche d'être longtemps oisive, l'autre ne vous permet pas aussi de vous attacher beaucoup à l'étude. De cette sorte vous apprenez cent choses que vous négligez ensuite, et dont vous vous lassez presque aussitôt que vous les avez sues. Malgré toute votre négligence il y a peu de Personnes de votre Sexe qui sachent plus que vous. Vous entendez l'italien aussi bien qu'on le peut entendre; vous l'écrivez avec beaucoup de justesse, et vous le parlez avec assez de facilité pour vous tirer d'une conversation. Vous avez encore outre cela de grands commencements pour une des plus belles et des plus difficiles Langues qu'il y ait au monde; et s'il vous prenez un jour envie de vous y remettre, il ne vous faudrait qu'une application de fort peu de temps pour la posséder parfaitement. Je n'oserais dire que vous faites admirablement bien en Vers; car vous n'êtes pas bien aise que l'on sache que vous en faites, et vous ne m'en montreriez jamais, si je l'avais dit: mais pour votre façon d'écrire en Prose, dont il n'y a point de danger de parler, il n'y a rien de plus naturel et de plus délicat. Toutes les fois que vous m'avez fait la grâce de me faire voir de vos Lettres, j'y ai toujours admiré la manière dont la bagatelle et le sérieux y étaient tournés, et comme tout y tombait si juste et paraissait pourtant si peu recherché, qu'il semblait que c'eût été une nécessité d'écrire de la sorte. Cependant cela ne vous coûte presque

rien; et souvent une demi-heure de temps vous suffit pour achever des choses que ceux mêmes qui passent pour les maîtres seraient un jour à limer. Votre conversation est simple, ou brillante, enjouée, ou sérieuse, selon l'humeur et la portée de l'esprit des gens avec qui vous êtes; et quelque amitié que vous ayez pour les entretiens raisonnés, vous savez vous réduire si bien à l'air des personnes qui n'en sont pas capables, que vous parlez de collets, de jupes, de modes, et de toutes les autres bagatelles, comme si vous n'aviez rien de meilleur à dire. Pour votre Âme, belle Climène, cette Âme si élevée au-dessus du commun, il est bien difficile d'en parler assez dignement: j'essayerai pourtant d'en faire une peinture qui ne vous fasse point de honte; et si j'y puis réussir, je croirai n'avoir jamais rien fait, dont j'aie dû recevoir tant de satisfaction. Tous vos sentiments sont nobles, toutes vos inclinations sont belles, et vous vous portez à la haute vertu avec une facilité et une joie qu'on ne saurait exprimer. Je me suis appliqué à vous étudier avec toute l'exactitude imaginable; et je n'ai jamais rien remarqué en vous de tout ce qui a accoutumé de troubler les Âmes les mieux faites. L'ambition ne vous travaille point; la crainte, l'espérance et le désir ne vous agitent en quelque façon que ce soit; et s'il y a quelque chose en vous de condamnable, c'est seulement une certaine aversion invincible que vous avez indifféremment pour tout ce qui a de l'amour pour vous. Vous êtes généreuse au dernier point; vous rendez de bons offices avec plaisir; vous avez de la facilité à garder un secret, de la fermeté à suivre vos résolutions, et de la force à soutenir de bonne grâce tout ce qui peut arriver de fâcheux dans la vie. Avec de si grandes et de si belles qualités, quand vous seriez un peu vaine, on vous le pardonnerait aisément, car en vérité il y a assez de quoi l'être: cependant vous n'êtes rien moins; et quoique vous ayez de la fierté, c'est une fierté si louable, et qui vient d'un principe si différent de celui de l'orgueil, qu'il

ne faut pas craindre que vous passiez jamais de l'une à l'autre. On trouvera peut-être, belle Climène, que je me suis un peu trop étendu en faisant votre peinture: mais comme je crois que la ressemblance doit être le but de celui qui peint, et qu'elle consiste à représenter les gens exactement comme ils sont, je pense aussi que je n'ai pas eu tort si j'ai tâché d'exprimer fidèlement jusqu'au moindre de vos traits. Recevez cependant des mains de quelqu'un qui sera plus heureux que moi, et recevez je vous supplie avec quelque sorte de bonté, ce portrait qu'il ne m'est pas permis de vous présenter moi-même. Quoique je ne mette pas mon nom au bas, vous connaîtrez bien sans doute à la manière que c'est moi qui l'ai fait: et vous jugerez bien de l'air dont il est touché, que je l'ai fait dans un temps où je n'étais pas encore si étrangement à plaindre que je le suis. Je le fais voir trois mois après l'avoir achevé. Depuis cela, quelque cruel changement qu'il y ait eu dans ma fortune, il n'y en a pas eu dans mon cœur; et tant qu'il n'y en arrivera point dans votre esprit et dans votre Âme, quoique vous me rendiez le plus malheureux de tous les Hommes, vous serez toujours pour moi la plus aimable, et la plus accomplie Personne de la Terre.

In Œuvres complètes, Paris, Gallimard
"Bibliothèque de la Pléiade", 2014



© J.L. Fernandez

L'équipe artistique



© R. Basarte

De gauche à droite:
Éléonore Briganti,
Élodie Chanut, Magali
Montoya, Arlette Bonnard
et Bénédicte Le Lamer
pendant leur résidence à
la MC2 en janvier 2015.

Arlette Bonnard Comédienne

Au théâtre
Avec J. Dasté: *Maître Puntila et son valet Matti* (B. Brecht), *Elise ou la vraie vie* (C. Etcherelli), *L'Opéra des Gueux* (John Gay)
J. Rosner: *La Mère* (B. Brecht),
M. Hermon: *Don Juan revient de guerre* (O. Horváth), D. Llorca: *Tête d'Or* (P. Claudel), *Quatre Saisons pour les chevaliers de la table ronde* (Chrétien de Troyes), *Les Misérables* (V. Hugo), *Le Captif* (P. Vialèles), *Le Saint Prince* (M. Liberaki), *Les Sept jours de la Bible*
A. Vitez: *Les Bains* (Maïakovski), *Andromaque* (Racine), *Électre* (Sophocle — Y. Ritsos), *Mère Courage* (B. Brecht), *Vendredi ou la vie sauvage* (M. Tournier)
P. Mentha: *Le Triomphe de l'amour* (Marivaux)
M. Ulusoy: *Le Nuage amoureux* (N. Hikmet), *Le Cercle de craie caucasien* (B. Brecht)
J.-P. Sarrazac: *L'Atelier volant* (Novarina)
Henri Ronse: *La Mort de Tintagiles* (Maeterlinck)
C. Tordjman: *Vie de Myriam C.* (F. Bon)
Claire Lasne-Darcueil: *L'Homme des bois* (Tchekhov)
N. Fleury: *Pinocchio* (Collodi)
A. Ollivier: *Les Fourberies de Scapin* (Molière), *Pelléas et Mélisande* (Maeterlinck)
C. Pauthe: *S'agite et se pavane* (Bergman)

Au cinéma et à la télévision
Avec B. Tavernier, *Le Juge et l'Assassin*,
Des enfants gâtés

C. Sautet, *Une histoire simple*
M. Mitrani, *La Cavale*, *Par ordre du Roy*
Y. Butler, *La Fille au violoncelle*, *Vendredi, jour de liberté*, D. Kuris, *Diabolo menthe*
A. Cavalier, *Un étrange voyage*
A. Guillermet-C. Vajda, *Code 41617*
C. Dubreuil, *Qu'est-ce que tu veux Julie*
D. Llorca, *La Dame des Folies Bergère*.

Metteur en scène
Ubu Roi (A. Jarry), *Monsieur de Pourceaugnac* (Molière), au centre dramatique de La Courneuve.
(Tania A), pour la compagnie de La Trace.Collaborations artistiques avec Angélique Ionatos, Agnès Delume, Violaine Schwartz, Kim Vinter, Anne Klippstiehl.

Professeur au Théâtre des quartiers d'Ivry (Antoine Vitez), à l'École Charles Dullin.

Création, avec Alain Enjary, de *AMBRE* (Compagnie subventionnée, puis conventionnée par la DRAC Île-de-France), et d'une trentaine de spectacles que, pour la plupart, il a écrits ou adaptés, et qu'elle a mis en scène et dans lesquels ils jouent: *Ulysse* (Homère)
Tristan et Iseult (Poèmes du XII^e siècle)
Pantagruel (Rabelais)
Huit heures à la fontaine
Les Marches ténébreuses
La Sente étroite du Bout-du-Monde (Bashô, Buson, Issa, Shiki, etc.)

Lila Nord-Est
Le Château dans les entrepôts
Oncle Vania (A. Tchekhov)
Le Misanthrope (Molière)
OR
Les Clefs "7" (Sept)
Le Vaste Monde (Andersen)
La Source
Le Gardien d’octobre
Maurice Denis, mémoire intime (M. Denis)
Nord-Est, nouvelle version
Six personnages en quête d’auteur (L. Pirandello)
Le Recueil des petites heures : Le Carillon, Les Fenêtres, Bruine, Entre trois et quatre, Sans titre
Animaux suivis d’Autres Animaux Esprits
Les Chaises (E. Ionesco)
Le Voyage d’Urien (Gide—M. Denis)
8 heures à la fontaine, nouvelle version
Les Piliers
L'Ours et Des méfaits du tabac (A. Tchekhov)
Jeunesse (Conrad)
OUI. Bêtes (24 auteurs)

Éléonore Briganti

Comédienne

Après des études de lettres (licence de lettres modernes à la Sorbonne), Éléonore Briganti rencontre Olivier Py et depuis joue régulièrement dans ses mises en scène : *La Servante*, *L'Apocalypse joyeuse*, *Les Chansons du paradis perdu* (récital), *Les Yeux fermés* (film), *Der freischütz* de Carl Maria Von Weber (opéra).

Elle a travaillé avec Jean-Claude Penchenat : *Le joueur de Goldoni* et *Peines d’amour perdues* de Shakespeare, Sophie Pernette : *Sofia* d’après *L’Inondation* de Zamiatine, Jean-Jacques Quesada : *Oran, Correspondances retrouvées* d’Assia Djebar, Olivier Balazuc : *Un chapeau de paille d’Italie* de Labiche, Youlia Zimina : *Le Gars* de Marina Tsvetaeva et *Le Kaddish* de Grigori Gorin et Laurent Fréchuret : *L’Opéra de quatre sous* de Brecht. Actuellement, elle travaille aussi sur un cabaret spectacle d’Elisabeth Mazev.

Élodie Chanut

Comédienne

Diplômée du CNSAD de Paris en 1991, elle débute sous la direction de Michèle Oppenot, Georges Werler, Jeanne Sigée et Jean-Pierre Vincent. Avec d’autres comédiens issus du conservatoire, elle fonde le collectif **Spectacle à vendre** en résidence au Théâtre Paris-Villette, où elle joue sous la direction de Géraldine Bourgue, Pascal Desfarges, Renaud Danner et Remi De Vos. A travaillé

avec Jean-Pierre Vincent, Pierre-Alain Jolivet, Jean-Louis Hourdin, Fabienne Gozlan, Irina Solano, Sonia Masson, Dominique Verrier, Philippe Ponty, Sylvie Pothier, Bérangère Bonvoisin, et Sotigui Kouyaté.

Rencontre déterminante car il lui propose de diriger les chœurs d’*Antigone* de Sophocle aux Bouffes du Nord, et ensuite de l’assister dans ses mises en scène (*Le Refus* d’après *Premier Combat* de Jean Moulin, *Les Liens du sang*, et *Chasseur de paroles* au Théâtre du Châtelet). Elle crée la compagnie *L’œil des cariatides* et met en scène : *Le Nuage en pantalon* de Vladimir Maïakovski ; *L’Étape dans la clairière* d’André Frénaud. *Entre ailes et lui* d’après Aristophane pour la saison jeune public du Théâtre Nanterre-Amandiers. Elle devient metteur en scène associé à Sotigui Kouyaté pour *Le Pont* de Laurent Van Wetter au Théâtre Nanterre-Amandiers. Elle crée *La Renaissance de Vénus*. Avec Sandra Gaudin, elles mettent en scène *Pierrot le fou* d’après Godard au théâtre de Vidy-Lausanne. Elle co-signe la mise en scène de *De Didi* à Gogo d’après Beckett, (théâtre de l’Octogone à Lausanne). Elle adapte et met en scène *La Théorie de l’échec* d’Hichem Djemaï au Théâtre Nanterre-Amandiers, repris à la Grande Halle de la Villette. Elle crée le spectacle *Exil entre mémoire et masques* ; puis, pour le festival Parades de Nanterre, *Exil et Volatiles* adapté de la pièce *Les Oiseaux* d’Aristophane mêlant comédiens, danseurs et musiciens. Elle adapte et met en scène le roman de Stéphane Chaumet *Même pour ne pas vaincre*.

Au cinéma, elle tourne sous la direction de Chawki Mejri, Sofia Babluani, Merzak Allouache, Stéphane Demoustier.

Bénédicte Le Lamer

Comédienne

Après une maîtrise de lettres modernes à Paris-Nanterre, elle entre à l'école du Théâtre national de Bretagne en 1998. Elle y rencontre notamment Matthias Langhoff, Gildas Milin, Claude Régy, François Verret et pour la danse Catherine Diverrière, Bernardo Montet. Dans le cadre de l'école, elle joue en 2000 dans *Matière Antigone* d’après Henry Bauchau, mis en scène par Nicolas Bouchaud et Nadia Vonderheyden et *Prométhée enchaîné* d'Eschyle mis en scène par Matthias Langhoff. Un an plus tard, elle collabore à l'écriture du solo dansé *Thulé* de Fabrice Dasse (centre chorégraphique de Rennes).

En 2002, elle participe à la création de *L'Homme d'Us*, Compagnie Lamereboitel, Camille Boitel / Bénédicte Le Lamer, Théâtre de la Cité internationale. Elle joue pour Claude Régy en 2001 dans *Carnet* d’un disparu de Léos Janáček, direction musicale et piano Alain Planès au KunstenFestival des Arts de Bruxelles et au Festival international d’art lyrique

d’Aix-en-Provence, puis, en 2003, dans *Variations sur la mort* de Jon Fosse au Théâtre de la Colline à Paris, et en 2007, dans *Homme sans but* d’Arne Lygre aux Ateliers Berthier, Théâtre de l'Odéon (tournée au Canada, en Belgique et en Suisse).

En 2008, elle joue dans Hamlet à La Ménagerie de verre à Paris, puis *Mam'zelle Poésie*, au studio théâtre de Vitry (Vitry-sur-Seine), d'après un texte de Liliane Giraudon, mis en scène par Yves Noël Genod.

En 2011, elle joue dans *Le Village de cristal* de Fernand Deligny, mis en scène par Alexis Forestier (Compagnie les endimanchés) à La Fonderie au Mans ; au Théâtre de l'échangeur de Bagnolet, et ensuite elle participe à la création *Le Mystère des mystères* d'après l'œuvre d'E. E. Cummings avec la Compagnie les endimanchés aux Subsistances à Lyon.

En 2012, elle joue dans *Rabah Robert* mis en scène de l'auteur, *Lazare*, au Théâtre national de Bretagne, au Studio théâtre Vitry de Vitry-sur-Seine, au Théâtre de Gennevilliers et en tournée durant 2014.

En 2013, elle collabore comme dramaturge à *L'Odeur du sang ne me quitte pas des yeux*, d'après *Macbeth* de Shakespeare, mis en scène par Philippe Ulysse au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines et au Théâtre Montfort à Paris.

En 2014, elle joue dans *Nécessaire et Urgent* d’Annie Zadek, mis en scène par Hubert Cola (Festival La Bâtie à Genève ; Usine C Montréal, Canada ; Théâtre Garonne, Toulouse). **De 2003 à 2010, elle codirige avec Pascal Kirsch la compagnie pEqUOd et joue dans dans ses pièces : *Tombée du jour* en 2005, à partir de transcriptions d'enregistrements effectués dans un service de gériatrie, *Guardamunt*, cycle de pièces autour des *Carnets* de Vaslav Nijinski, pièce présentée au Festival d'Avignon en 2008 ; *Mensch* d'après les fragments *Woyzeck* de Büchner en 2007, créée aux Ateliers Berthier ; *Et hommes et pas d'après Les Hommes et les autres* d'Elio Vittorini, créée à la Comédie de Béthune en 2010.**

De 2009 à 2011, elle codirige avec Pascal Kirsch le lieu Naxos Bobine à Paris, qui accueille des compagnies de théâtre, de danse et de musique. Par ailleurs, elle a mené plusieurs ateliers destinés à des publics amateurs et professionnels, notamment à L'Espal, scène conventionné au Mans et au CDDB de Lorient.

En 2013, elle dirige un stage au SPAC de Shizuoka dans le cadre de la création d'*Intérieur* de Maurice Maeterlinck, mise en scène de Claude Régy au Japon (Shizuoka), au KunstenFestival de Bruxelles, au Festival d'Avignon, au Festival d'Automne à Paris, à la Maison de la culture du Japon.

En 2014, elle encadre un stage Afdas à l'Hostellerie de Pontempeyrat, Usson en Forez

Magali Montoya

Comédienne et metteur en scène

Elle est née en 1968.

Au théâtre, elle travaille sur *Les Arpenteurs* de Stéphane Olry et Corine Miret *Nous avons fait un bon voyage* de Stéphane Olry *Le Marin* de F. Pessoa, *Pelléas et Mélisande* de M. Maeterlinck avec Alain Ollivier *La Fête* de Spiro Scimone avec Olga Grumberg *Que d’espoir* d’après Hanokh Levin avec Laurence Sendrowicz *Nathan le sage* de G. E. Lessing avec Dominique Lurcel *Folies coloniales* de Dominique Lurcel *La Ballade de la femme hérisson* de G. Aufray *Là d’où je viens* de G. Aufray avec G. Aufray et R. Herbin *Marguerite* de G. Aufray avec Christophe Greilsammer *Tentative d’épuisement d’un lieu parisien* de G. Perec avec Hélène Mathon *Et le respect s’étendra devant nous comme un tapis de velours sur lequel nous marcherons pieds nus sans nous blesser* d’après Grisélidis Réal avec Nicolas Kersenbaum *Le Sang des amis* de J-M Piemme, *Rien pour Pehuajo* de J. Cortázar, *Décameron* de Boccace avec Jean Boillot *L’Ours normand* *Fernand Léger* d’après F. Léger et Dora Vallier avec Arnaud Churin *Britannicus* de Racine avec David Géry *La Troisième Vérité* avec Gildas Milin *Equateur funambule* d’après A. Césaire, *L’Alchimiste* d’après Rumi avec Mehmet Ulusoy *Réveille-toi Roméo* de O. Py avec Olivier Py *Roméo et Juliette* de Shakespeare avec Pierre Guillois *Le Débit de pain* de B. Brecht avec Pierre-Étienne Heymann *Don Juan revient de guerre* de O. Von Horváth avec Jean-Marc Bourg *Princesse* de Fatima Gallaire avec Jean-Pierre Vincent *Aimer Baudelaire* d’après Ch. Baudelaire avec Michel Touraille, elle travaille également avec Jean-Marie Patte.

Elle co-écrit et met en scène avec la formation cabine d’essayage Life doesn’t make gifts to anyone, but (courant d’art, Poitiers) et Fugue n°1 (scène nationale de Poitiers), une histoire pour Sophie Calle (Paris), et part en résidence d’écriture à Montévidéo (Marseille). Elle co-met en scène *Le Journal de Mouloud Feraoun* avec Dominique Lurcel. (Rencontres de la Grande Halle de La Villette). Elle travaille avec le musicien Roberto Basarte (Hommage à Grisélidis Réal et Ionas)

Au cinéma, elle travaille avec Jean-Paul Civeyrac (*Des gens de passage*), Gianni Amelio (*Le Premier Homme*), Emmanuel Vernières (*Quittée*), Raoul Ruiz (*Vertige de la page blanche*), Yves Caumon (*Amour d’enfance*), Jacques Doillon (travail en amont avec les enfants/acteurs de *Ponnette*), Thomas Vincent (Les Mickeys) Elle travaille avec l’artiste Bethan

Huws pour son film *Zone* qui est présenté dans des galeries et musée en France, Allemagne et Angleterre. Elle crée la compagnie de théâtre «*Le Solstice d'Hiver*» le 21 décembre 2009, dont le premier spectacle sera *L'Homme-Jasmin* d'Unica Zürn qu'elle adapte pour le théâtre et qu'elle mettra en scène et jouera aux côtés d'Ulla Baugué, Anne Alvaro, Marilu Bisciglia et Ariane Gardel. Ce premier geste est soutenu par la DRAC Île-de-France, L'Arcadi et l'Adami et est joué au théâtre de l'Échangeur à Bagnolet, au CDN de Dijon—Bourgogne dans le cadre du festival Itinéraires singuliers et à la Fonderie au Mans.

Roberto Basarte

Compositeur et interprète / guitares

Roberto Basarte est l'un des membres fondateurs du groupe Les Officiels. En 1985, il devient guitariste des Rita Mitsouko. En 1986, il est signé par Dave Stewart de Eurythmics, pour son groupe les Century Boys (en duo avec Marc Anciaux) sous le label Auxious Music. Cette aventure donne lieu à un film d'Amos Gitai, « Queen Mary 87 ».

A Londres, il travaille avec de nombreux artistes : Jim Nellis,



© R. Basarte

Robert Crash, Tony Haliday (groupe Curve), Alan Moulder, Annie Lennox, Dave Stewart. A son retour en France, François Hadji Lazaro l'invite à rejoindre le groupe Pigalle pour de nombreuses tournées nationales et internationales. Il est également guitariste d'Alan Stivell pour la tournée Brian Boru. Il mène parallèlement deux projets de world music avec les artistes César Loboko (Zaire) et Julius Essoka (Cameroun). En 1992, il compose pour l'émission « Ushuaia » jusqu'en 2011. En 2013, il signe avec Magali Montoya un hommage live à Grisélidis Réal et Ionas. Il compose aujourd'hui ses chansons et musiques.

Emmanuel Clolus

Scénographe

Après ses études à l'École d'arts appliqués Olivier de Serres, Emmanuel Clolus devient assistant du décorateur Louis Bercut.

Il réalise de nombreux décors pour le théâtre :
Le Prince travesti de Marivaux
L'Annonce faite à Marie de P. Claudel
Le Maître et Marguerite de M. Boulgakov
Bérénice de Racine
Affabulazione de P. Pasolini
Les Paravents de J. Genet
Le Président de Thomas Bernhard
Oh les beaux jours de S. Beckett
Les Estivants de M. Gorki
Tartuffe de Molière. Il collabore avec les metteurs en scène Frédéric Fisbach, Arnaud Meunier, Blandine Savetier et Éric Lacascade.

Avec Stanislas Nordey, il travaille régulièrement pour les pièces :

La Dispute et *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux

Tabataba de Koltès

Calderon et *Pylade* de Pasolini

Splendid's de Genet

Le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare

Les Comédies féroces de Schwab

Violences et *Contention* de Gabily

La Puce à l'oreille de Feydeau

Electre de Hofmannsthal

Incendies de Wajdi Mouawad

Les Justes de Camus

La Conférence de Christophe Pellet

Se trouver de Pirandello.

Il a réalisé la scénographie des opéras :

Pierrot lunaire de Schönberg et Le Rossignol de Stravinsky sous la direction de Pierre Boulez au Théâtre du Châtelet

Le Grand Macabre de Ligeti

Trois sœurs et Le Balcon de Peter Eötvös

Kopernikus de Claude Vivier

Héloïse et Abélard de Ahmed Essyad

Jeanne au bûcher de Honegger

Les Nègres de Michael Levinas à l'Opéra de Lyon

La Métamorphose de Kafka à l'Opéra de Lille

I Capuletti e i Montecchi de Bellini

Saint François d'Assise de Messiaen à l'Opéra Bastille

Pelléas et Mélisande de Debussy (festival de Salzbourg et Covent Garden à Londres)

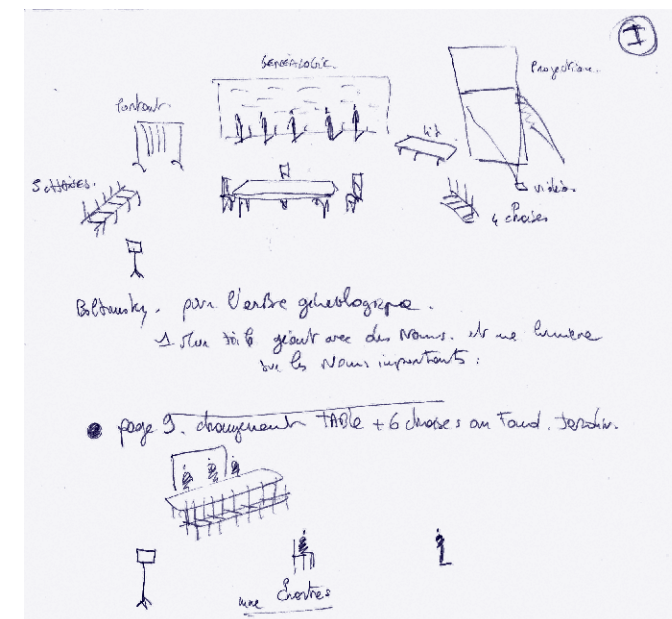
Melancholia à l'Opéra Garnier

Lohengrin de Wagner à Stuttgart.

Depuis 2006, il collabore avec l'auteur/metteur en scène Wajdi Mouawad. Il a réalisé les décors de *Forêts*, *Littoral*, *Seul* puis *Le Sang des Promesses* et *Ciels* pour le Festival d'Avignon 2009, *Temps pour la Schaubühne* de Berlin et *Les Trachiniennes*, *Electre* et *Antigone* de Sophocle pour le Festival d'Avignon 2011.

Il a signé les scénographies de *Tristesse Animal Noir* de Anja Hilling et de *Par les villages* de Peter Handke, mis en scène par Stanislas Nordey au Théâtre de la Colline, ainsi que de deux opéras : *Lucia de Lammermoor* de Donizetti pour l'Opéra de Lille et *La Vestale* de Spontini pour le théâtre des Champs-Élysées.

Aujourd'hui, il travaille sur *Ajax* et *Œdipe-Roi* de Sophocle au Théâtre du Grand T à Nantes avec Wajdi Mouawad.



Croquis de répétitions du scénographe, Emmanuel Clolus.

Pascal Noël

Lumière

Au théâtre et à l’opéra, Pascal Noël conçoit les lumières des spectacles de Jérôme Savary, Sotigui Kouyaté, Eric Vigner, Jean Liermier, Antoine Bourseiller, Nicolas Briançon, Nanou Garcia, Mona Heftre, Claude Confortès, Daniel Mermet, Gloria Paris, Luc Rosello, Sandra Gaudin, Elodie Chanut, Magali Montoya, Geneviève de Kermabon, William Nadylam, Bruno Freyssinet, Thomas Le Douarec, Fausto Paravidino, Déclan Donnellan, Arnaud Décarsin, Alain Fromager et Gwendoline Hamon, Michael Marmarinos, Laurence Sendrowicz et Nafi Salah et Charles Berling.

Il a créé les éclairages des spectacles de Muriel Mayette et Benjamin Jungers a la Comédie-Française.

Actuellement en création avec Alain Maratrat au Théâtre Mariinsky de Saint-Petersbourg, avec Marianne Epin à la Comédie de Picardie, avec Magali Montoya et Jean-Louis Pichon a l’Opéra de Lima.

Pascal Noël éclaire également des spectacles de danse.

Pour Sylvie Guillem, il a créé la lumière de *Giselle* à la Scala de Milan, puis au Royal Opéra House de Londres et de *Noureev diverts* également au Royal Opéra House. Il crée les éclairages de *Le Rêve d’Alice* à l’Opéra du Rhin pour le chorégraphe Olivier Chanut. Il travaille pour Georges Moustaki, ainsi que dans différents événements (défilés de mode, fondation Hachette-Lagardère, Théâtre national de Chaillot, Cité du patrimoine et de l’architecture du Palais de Chaillot).

Guillaume Rannou

Assistant à la mise en scène

Guillaume Rannou est acteur, auteur, relecteur-correcteur. Il est devenu acteur au contact de Dominique Valadié au Conservatoire national supérieur de Paris, puis en co-créant avec d’autres Éclat Immédiat et Durable, compagnie de théâtre de rue.

Il a régulièrement travaillé avec Gildas Milin, comme acteur ou assistant, Arnaud Churin, Hélène Mathon, et d’autres.

Il a co-crété la compagnie «J’ai !» avec Juliette Rudent-Gili et Juliette Wagman, qui a inventé plusieurs formes spectaculaires:

J’ai !, sur le rugby comme modèle de la création collective; *essai/transformation*, petite forme sportive; *La Vérité en peinture*, spectacle à partir d’un texte de Jacques Derrida; *Nous sommes tous*, performance généalogique pour un acteur et ses milliers d’ancêtres; *Annie du Lac*, adaptation d’un album illustré de Kitty Crowther; *(de)concert*, mise en spectacle d’un concert des *Nouvelles suites* de Rameau pour claveciniste, graphiste et trois acteurs.

Il a écrit *êtreaujapon*, récit de voyage au Japon, en autoédition.

Il a co-fondé avec David Poullard un collectif à deux ayant pour tâche une tentative d’étirement de la langue française, et qui donne lieu à des livres (*Précis*, *Très Précis de conjugaisons ordinaires* et *Usuel de locutions ordinaires*), expositions, affichages sauvages, vraies-fausses conférences, performances diverses.

Il est relecteur/correcteur pour diverses formes littéraires.

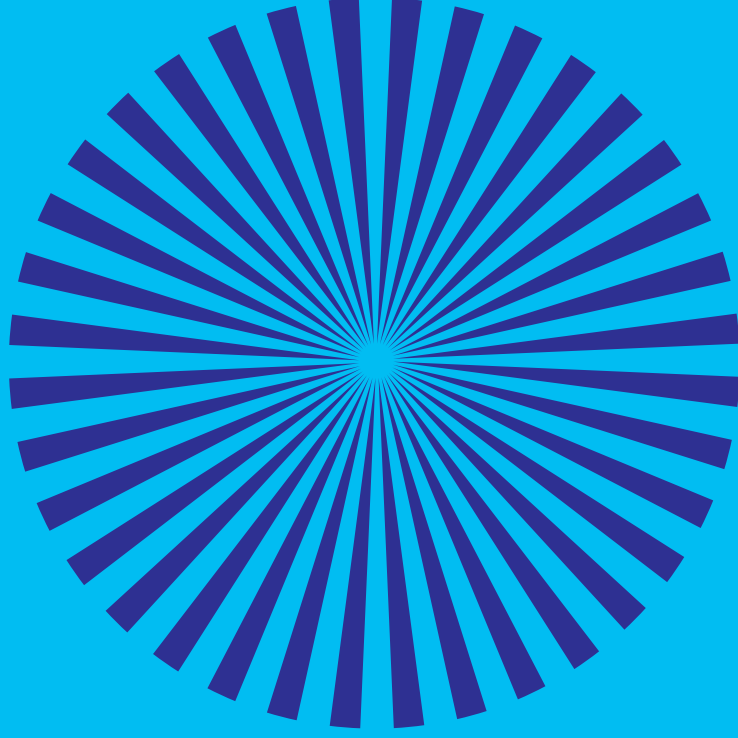
Il joue au rugby, vit en Bretagne et aime se pencher sur la langue, sur les langues.



MC2: production
4 rue Paul Claudel
38100 Grenoble
04 76 00 79 70
mc2grenoble.fr



Production



OCTOBRE 2016